

VIE ANECDOTIQUE DE PAGANINI.

Suite. — Voy. p. 35.

Aventure du château noir.

En 1834, vers le milieu de l'été, une voiture à deux chevaux de poste traversait les hautes montagnes qui séparent la France de l'Italie. La journée avait été brûlante, l'air était lourd et comprimé; les chevaux se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient. A mesure que l'équipage avançait, des nuages gris se formaient à l'horizon, le ciel s'obscurcissait, et les flammes rougeâtres que le soleil, dans son ardeur, avait laissées sur son passage, s'éteignaient peu à peu. Quand l'azur eut disparu entièrement sous les nuages sombres, des jets de fumée noire et jaunâtre se mirent à courir dans l'immensité avec une prodigieuse précipitation, le vent souffla avec impétuosité; des tourbillons de poussière s'élevèrent de toutes parts; en un clin d'œil la nuit arriva; c'était une nuit profonde, effrayante.

Des filets de lumière jaillissaient par intervalle à travers l'obscurité, et un bruit sinistre suivait de près ou précédait cette lueur, la seule qui éclairât à cette heure l'équipage solitaire. Le postillon était descendu de son siège et conduisait ses chevaux par la bride. Au moment où il traversait une route étroite bordée de deux grands fossés, la voûte du ciel sembla se briser; un grondement épouvantable éclata dans l'espace, l'orage déchâna le vent, la pluie, l'éclair et le tonnerre, et ces quatre furies se mêlant ensemble produisirent l'effet le plus magnifique et le plus terrible à la fois. Le vent était si fort, la pluie était si abondante, que la voiture, emportée, s'en alla rouler à vingt pas de la route; le vetturino jurait et maudissait les éléments. Les deux voyageurs, au contraire, qui se trouvaient emprisonnés, imploraient le ciel et promettaient de faire construire des chapelles en l'honneur de tous les saints du paradis, si Dieu les délivrait du danger où ils se trouvaient engagés.

Ils sortirent avec une peine infinie de la voiture, et, dans leur chute, ils n'avaient reçu heureusement aucune contusion. La pluie continuait toujours à tomber avec rage; les chevaux pouvaient supporter ce torrent, mais les voyageurs devaient songer à trouver un abri. En se retournant, à la droite du fossé, de la rivière plutôt, dans laquelle ils avaient versé, le vetturino aperçut, à une distance assez rapprochée, une lumière que le vent agitaït à ses tous les sens.

— Signori, voulez-vous me suivre, je crois que nous ne sommes pas éloignés de Castelnero; le maître de ce château ne refusera pas de vous donner un gîte pour une nuit.

Et les deux voyageurs suivirent, à travers des torrents d'eau, leur cicerone dévoué.

Il était neuf heures environ. Les deux voyageurs et le vetturino arrivèrent devant les portes du château, flanqué à la droite et à la gauche de deux immenses tours qui, en guise d'aigrettes, portaient tous les soirs à leur sommet un phare lumineux.

Après avoir entendu le récit de ce qui venait de se passer, le maître de Castelnero donna des ordres pour qu'on logeât les naufragés dans une des chambres du château. Mais comme ce soir-là il y avait une fête magnifique au Castelnero, et que tous les appartements étaient retenus pour les nombreux invités, on conduisit les deux inconnus dans les deux chambres les plus reculées du château, tout à côté de l'une des deux tours. On ramena les chevaux de l'équipage, les portes se refermèrent et la fête continua.

Dans une salle ornée d'une façon splendide, soixante personnes environ étaient assises à une table royalement servie. Une jeune femme toute parée de diamants, d'une figure belle et d'une taille élancée, siégeait comme une reine au milieu de la table; elle avait à sa droite un cavalier jeune et beau; en face se trouvait le maître du château. On buvait, on riait, on portait des toasts au maître, à la jolie fille et au beau cavalier; c'était une nuit de noces. Voilà que tout à coup il y eut un saisissement général.

Trois domestiques venaient de laisser tomber des plats d'argents, et,

muets, immobiles, ils n'osaient pas se baisser pour les ramasser.

— Qu'y a-t-il, Francesco, que se passe-t-il? dit un des convives à un vieux serviteur qui avait laissé tomber son plat moitié sur ses habits et moitié sur la table.

— Oh! excellence, l'enfer a rompu toutes ses portes, les démons en sont sortis et ils sont tous dans ce château.

En prononçant ces paroles, sa figure pâlisait, ses lèvres devenaient bleues.

— Ces vieux fous, s'écria le maître, sont timides comme des enfants, ils ont peur du tonnerre et des éclairs.

On quitta la salle à manger pour se rendre dans celle de la danse. Les quadrilles se formèrent, et au son du piano, les danseurs et les danseuses s'agitèrent en tous sens. Au milieu d'une contredanse, Francesco entra de nouveau, haletant, effaré, en s'écriant que l'enfer redoublait ses fureurs, et qu'aucun domestique n'avait plus le courage de servir.

— Qu'on ouvre les fenêtres! dit un jeune étourdi, on étouffe dans ces salons, et, d'ailleurs, avec les éclairs et le bruit du tonnerre, notre danse sera plus joyeuse et plus folle.

— Qu'on ouvre les fenêtres! répéta-t-on de toutes parts.

A peine le bruit qui se faisait au dehors eût-il pénétré au dedans, que cette foule, si gaie, si animée, si entraînée, si entraînante, s'arrêta comme glacée par un froid mortel. L'orage grondait plus fort, l'eau tombait toujours par torrents, les éclairs traversaient les nuages; mais au-dessus de ces trois éléments une voix dominait tout; tantôt furieuse, elle semblait rouler avec fracas à travers des précipices; tantôt comprimée, elle se brisait en sanglots déchirants; c'étaient des cris de toute nature et des sons inexplicables. Jamais rien de pareil n'avait été entendu; les danseurs les plus intrépides étaient restés cloués à leur place, saisis à la fois de frayeur et d'admiration.

On voulait d'abord aller en masse dans les tours du château d'où venait ce bruit étrange. Peu à peu le tonnerre cessa de se faire entendre et la voix s'éteignit en soupirant comme un écho lointain. Mais un instant après une nouvelle hachaille éclata. On entendit des sons fantastiques s'appeler et se répondre; la magie n'avait rien produit de plus merveilleux.

Les chants qui s'échappaient de la tour du château parissaient surnaturels. Les convives, jusque-là, étaient restés pétrifiés; mais, lorsque tout fut fini, que les vents eurent cessé de mugir, une prière, un chant sublime s'éleva de l'endroit même d'où un orchestre diabolique l'aurait auparavant fait entendre si bizarres. Cette prière, ce chant sublime, c'était l'hymne de Moïse. On reconnut alors le son du violon; la foule se porta dans la cour, on regarda vers la tourelle, et à l'ombre d'une lumière on vit se dessiner le corps d'un homme maigre qui semblait expirer sur son instrument. Puis, chacun s'en alla avec l'espoir de revoir le lendemain l'étrange personnage qui venait de produire des émotions si diverses. Le matin même, à cinq heures, le vetturino et les deux voyageurs sortirent du château et personne ne put savoir leur nom.

Deux mois après cette incroyable aventure, les nouveaux fiancés, le comte et la comtesse de M..., se rendirent à une invitation qui leur fut faite à Gènes, invitation qui avait pour but de faire entendre un grand artiste, un artiste d'une réputation immense, à toute l'aristocratie du pays. Ils vinrent prendre place dans la salle du concert, et, pendant que le prodigieux virtuose qui devait jouer était l'objet de toutes les conversations, on vit paraître un homme mince, à la figure longue et décharnée. Son regard étincelait de vivacité. Il commença, et son premier chant fut la prière de Moïse. Des cris, des transports accueillirent l'artiste de génie, le comte et la comtesse de M..., seuls, n'applaudissaient pas. Ils avaient été pris d'une frayeur telle, que leurs membres étaient presque engourdis.

M. et madame de M... venaient de reconnaître le mystérieux personnage du château noir: il se nommait Paganini.

La suite à un autre numéro.